

La source de la vie

par Eesha Sardesai

Je me rappelle qu'un jour, il y a un an ou à peu près, Gurumayi m'a dit qu'elle était une logophile, une amoureuse des mots. J'ai souri quand elle a dit cela, car il y avait quelque chose d'à la fois incroyablement profond et extraordinairement attachant dans le fait que mon Guru était une amoureuse des mots. Il m'a semblé que c'était le prolongement parfaitement naturel d'une vérité que Gurumayi enseigne depuis longtemps : les mots que nous employons et notre manière de les employer ont un impact profond et considérable sur nous et sur notre entourage. Nos mots reflètent ce que nous sommes. Ils modèlent les mondes que nous créons. À cause de mots, des gens font la guerre. Grâce à des mots, des gens instaurent la paix.

C'est Gurumayi qui a attiré pour la première fois mon attention sur la nature tranquillement extraordinaire du mot *mère*. Ayant toute ma vie utilisé ce mot, sous une forme ou une autre – Maman, *Aai* en marathi, ou n'importe quel surnom choisi momentanément par mon frère et moi en grandissant – j'avais une petite idée de son pouvoir. À coup sûr, enfant, je sentais instinctivement son utilité. Dire « Maman », « Aai », « Mā », « Mamma » étaient des moyens infaillibles d'attirer son attention, et ce d'autant plus que la voix prononçant ces noms était douce et enfantine. Plus tard, j'ai appris plus de choses sur ce mot par Gurumayi – par ses exposés et ses poèmes, et par la sagesse qu'elle m'a transmise au fil des années – et j'ai commencé à comprendre qu'il renfermait des mondes entiers de signification et d'importance qu'il me fallait encore explorer.

Une chose en particulier que m'a dite Gurumayi, c'est que le mot *mère* est employé pour décrire ce qu'il y a de meilleur, ce qui est grandiose, ce qui est éminemment digne de louange et de glorification. C'est le superlatif ultime, qui garantit que les gens comprennent la valeur de tout ce qu'on qualifie ainsi.

La *Terre*, qui désigne la planète bleue lumineuse qui flotte dans l'espace ou encore la boue humide sous nos pieds, devient *notre Mère la Terre* – sage et omnisciente, toujours en train de donner, de faire pousser, de régénérer. La *nature*, qui peut désigner n'importe quel lieu abritant des plantes et des animaux, devient *Mère Nature*, elle qui est immense et diverse, infiniment compatissante et digne de notre attention, de notre respect et de notre protection. Toute chose primordiale ou désignant nos origines – qui nous sommes et d'où nous venons – est aussi susceptible de porter son nom vénérable. *Langue maternelle. Mère patrie.*

Le pouvoir unique du mot *mère* est en partie dû à sa nature essentiellement relationnelle. Il y a beaucoup de noms et d'adjectifs qu'on pourrait utiliser pour décrire quelqu'un ou quelque chose de puissant, de sage ou de nourrissant. Mais ce qui place *mère* à part découle de sa définition. Une mère est *une personne qui materne*. Elle est définie par sa relation avec ses enfants. Dès que nous appelons « mère » une personne ou une chose, nous nous identifions comme étant ses enfants. Nous signalons que, d'une certaine manière, nous lui appartenons ; que nous sommes son reflet et son œuvre ; qu'elle s'est investie en nous, et nous en elle, et qu'à un niveau primordial, nous avons forgé un lien qui ne peut pas être rompu.

Vu sous cet angle, il est sensé de réserver l'usage de ce mot exclusivement à celles qui en sont dignes – celles qui nous ont donné vie et identité d'une manière ou d'une autre. Nous devons aussi faire preuve de discernement pour choisir qui nous appelons « mère », car la relation mère-enfant peut être complexe et présenter de multiples facettes. Il n'y a que certaines personnes ou choses avec qui nous aimerions nouer une telle relation et en qui nous aurions la confiance requise.

Récemment, Gurumayi m'a dit qu'elle avait remarqué que le mot *smother* (étouffer) sonnait comme *mother* (mère). Étymologiquement et sémantiquement, les deux vocables n'ont aucun lien, mais le fait que le mot anglais *smother* contienne effectivement le mot *mother*, et que ces deux mots soient parfois utilisés conjointement l'un avec l'autre, invite à poursuivre l'investigation. En général, l'impression d'être étouffé, l'impression que notre mère empiète sur notre liberté, vient d'un manque de compréhension. Si nous ne nous mettons pas à la place d'une mère, il peut être difficile de voir que ses actions, même celles que nous n'approuvons peut-être pas, sont une expression de l'attention qu'elle nous porte, de sa sollicitude et de son amour.

En Inde, il y a une longue tradition d'employer le mot *mère* comme marque suprême d'honneur. De nombreux saints, par exemple, ont appelé leur Guru « Mère ». Namdev et Eknath Maharaj – qui étaient eux-mêmes des saints poètes respectés du Maharashtra – donnaient à Jnaneshvar Maharaj le nom de *Mauli*, un terme de profonde affection en marathi, qui signifie « mère aimante ». Aujourd'hui encore, des habitants du Maharashtra parlent de Jnaneshvar Mauli, et on peut entendre des adorateurs des saints poètes du Maharashtra chanter « *Jnaneshvar mauli, jnāna-rāja mauli* » pendant leur pèlerinage annuel à Pandharpur.

Même les dieux et déités de la tradition scripturale indienne se sont vu attribuer le nom de « Mère » ou bien sont décrits dans un langage qui évoque la maternité. Jnaneshvar Maharaj a composé des *abhangas* dans lesquels lui-même appelle le Seigneur *Aai*, « Mère ». Dans l'un d'eux, il chante *Vithāi kithāi, mājhe Krishnāi Kānhāi*, accouplant *aai* à différents noms du Seigneur Vishnou (comme Vitthal, Krishna et Kanha, qui est un autre nom du Seigneur Krishna).

Il y a aussi le *garbha graha*, un élément essentiel de tous les temples construits en honneur des déités de la tradition indienne. Dans *garbha graha*, *garbha* a la même racine que le mot sanskrit désignant l'utérus, la matrice (*garbhāshaya*) ; et comme élément architectural des temples, c'est la zone en forme d'alcôve dans laquelle est abritée la déité et devant laquelle les adorateurs viennent pour le *darshan*. Le lien linguistique est important, suggérant que, tout comme l'utérus d'une mère est l'espace d'où surgit la vie, la déité est aussi la source de quelque chose – dans ce cas du monde manifesté. En Occident, le terme correspondant à *garbha graha* est l'expression latine *sanctum sanctorum*, et cela semble presque souligner le point. Sanctum sanctorum qui est une traduction de l'expression hébraïque désignant le lieu le plus sacré dans le tabernacle juif, et qui signifie « le saint des saints ».

La révérence envers les mères, illustrée par l'association de cette appellation avec celles et ceux qui ont le plus d'impact et d'influence sur notre vie, renvoie à une tradition plus large – particulièrement en Inde – où l'on honore la *shakti* féminine, l'énergie.

C'est sans doute dans la langue que cela se reflète le plus tôt et le mieux.

Dans plusieurs langues indiennes, les mots ont tendance à prendre le genre féminin ou le genre masculin en fonction de leur sens. En général, les mots désignant les choses qui sont considérées comme magnifiques, puissantes, fortes ou vertueuses, sont grammaticalement féminins. En hindi, en urdu, en sanskrit, cela inclut des mots comme *āshā*, l'espoir, *shraddhā*, la foi, *bhakti*, la dévotion, *kshamā*, le pardon, *karunā*, la compassion, *dridhatā*, la détermination, *sundaratā*, la beauté, *roshnī*, la lumière, *hansī*, le rire, *muskurāhat*, le sourire, *chāndani*, le clair de lune, *shānti*, la paix et *khushī*, le bonheur. Beaucoup de gens en Inde utilisent ces mots comme prénoms pour leurs filles bien-aimées.

La *shakti* féminine, l'énergie, se voit constamment attribuer une place prééminente dans les lieux de culte et les œuvres d'art religieuses et spirituelles. Il y a de nombreux temples dédiés spécifiquement à des formes de la Déesse : d'imposantes merveilles d'architecture comme le temple Meenakshi à Madurai, au Tamil Nadu, qui honore une forme de Parvati, des sites de pèlerinage renommés, comme le Durga Mandir rouge vif à Varanasi, ou même le temple dédié à la Déesse Vajreshwari dans le village de Vajreshwari, au Maharashtra, près de Gurudev Siddha Peeth.

En même temps un temple dédié à une déité masculine va toujours comprendre un mausolée dédié à l'épouse de cette déité. Parfois, l'épouse est placée dans le même mausolée que la déité principale, se tenant à côté de lui. Là où l'on vénère le Seigneur Vishnou, on vénère aussi Mahalakshmi. Là où l'on rend hommage au Seigneur Shiva, on doit aussi témoigner son respect à la Déesse Parvati. Le Seigneur Vitthal est toujours représenté avec Rakhumai. On dit en Inde que sans Shakti, il n'y a pas de Shiva ; sans leur partenaire féminine, les *devas*, les dieux masculins sont incomplets. L'énergie féminine, incarnée dans leur épouse, leur est essentielle pour accomplir continuellement leur œuvre de création, de soutien et de dissolution du monde. Sans cette énergie, il leur manque tout simplement la *shakti*, la force et le pouvoir d'accomplir cette tâche.

L'impression générale qui peut se dégager en examinant comment l'énergie féminine est décrite dans des traditions comme celles de l'Inde, ainsi que nos propres conceptions de ce qui est féminin, c'est que cette énergie est ce qui fait *fonctionner* les choses dans le monde – tout en conférant en même temps au monde une luxuriance et une splendeur qui le rendent digne d'être habité.

Gurumayi m'a raconté, par exemple, qu'elle est souvent captivée par le mouvement en courbe d'une fleur et de ses pétales, et que, si c'est tellement captivant, c'est parce que c'est une expression de la *shakti* féminine.

La mère, ou celle qui incarne les qualités d'une mère, est à bien des égards le parangon de cette *shakti*. Elle est l'image de la force pour ses enfants. Sa beauté est la première qu'ils connaîtront, ses qualités et ses formes restent gravées dans leur conscience toute leur vie. (Mahatma Gandhi a dit un jour : « Il est possible de dorer de l'or pur, mais qui peut rendre sa mère encore plus belle ? ») Elle a un caractère pur, d'une pureté due au désintéressement de ses intentions, à sa générosité sans limites envers ceux dont elle a la charge. Elle est synonyme de sécurité, d'appartenance, d'acceptation inconditionnelle et de confiance ; elle est en elle-même un chez-soi.

Gurumayi m'a appris à développer une conscience de la manière dont des gens de cultures différentes décrivent un concept ou une idée donnés – quels mots ils utilisent, en quoi ces mots sont liés ou différents, quelles nuances de sens chacun d'eux apporte et comment toutes ces connotations variées nous aident à parvenir à une compréhension plus rigoureuse du concept en question. Gurumayi insiste souvent sur les mots qu'emploient les gens pour parler de leur mère. Ce que j'ai constaté de remarquable, c'est combien les mots pour *mère* se ressemblent d'une langue à l'autre. En hindi, les gens disent « mā » ou « mātā ». En anglais, c'est « mother », « mom », « mum ». En espagnol, « madre » ou « mamá ». En allemand, « Mutter », « Mama », « Mami ». Il y a dans ce mot, tel qu'il apparaît dans différentes langues, un aspect universel qui semble implicitement refléter l'universalité du rôle de la mère dans la vie d'un enfant. Peu importe qui elle est et d'où elle est, une mère est une mère est une mère.

Sur la voie du Siddha Yoga, nous employons, nous aussi, le mot *mère* pour décrire ce que nous aimons le plus. Récemment, je parlais avec Swami Vasudevananda, un moine et enseignant de méditation du Siddha Yoga qui sert Gurumayi depuis près de 40 ans, et il m'a raconté comment Gurumayi en est venue à être appelée « Gurumayi ».

C'était l'automne 1983, et Gurumayi résidait à Gurudev Siddha Peeth.

À l'époque, tout le monde appelait Gurumayi « Swami Chidvilasananda » ou « Swami ji ». Swami Vasudevananda, qui était souvent présentateur ou intervenant dans les *satsangs* avec Gurumayi, trouvait de plus en plus inconfortable de s'adresser au Guru de la même façon qu'à un swami – et les auditeurs trouvaient aussi cela déconcertant. Alors, Swami Vasudevananda, avec quelques autres personnes, s'est mis à réfléchir à d'autres noms possibles à suggérer à Gurumayi, afin qu'elle ait un titre distinct, porteur de la charge appropriée. Ils cherchaient aussi un nom qui soit concis et suffisamment facile à retenir et à prononcer. Après tout, ils étaient des *bhaktas*, d'ardents disciples qui priaient souvent le Guru ; plus le nom serait court, plus vite leurs prières seraient exaucées. ☺

Un après-midi, Swami Vasudevananda participait à une séance d'entraînement musical dans une des salles de *satsang*. Ce jour-là, lui et les autres musiciens apprenaient un *abhangā* écrit par un saint poète contemporain originaire du Maharashtra appelé Tukadyadas, que Baba Muktananda avait rencontré pendant ses voyages de *sādhaka* à travers l'Inde. L'*abhangā* avait pour titre *Āvadalī Gurumayi*.

« Gurumayi » signifie « mère-Guru » en marathi (ainsi que dans plusieurs langues de l'Inde, notamment l'hindi). Il est aussi très proche d'un autre mot qui signifie « celui ou celle qui incarne le principe du Guru ».

À l'instant précis où Swami Vasudevananda lisait ce mot et sa traduction sur la feuille de chant, la porte de la salle de *satsang* s'est ouverte. C'était Gurumayi ! Elle a regardé un moment la séance d'entraînement et elle a souri à Swami ji avant de refermer la porte.

Le lendemain matin, Gurumayi était assise dans la cour et Swami Vasudevananda s'est avancé pour le *darshan*. Il tenait à la main la liste des noms qu'il s'appêtait à suggérer à Gurumayi.

Après avoir offert un *pranam*, Swami Vasudevananda s'est approché de Gurumayi. Il y avait beaucoup de gens assis à proximité et d'autres qui s'avançaient pour le *darshan*, et il ne voulait pas que quelqu'un l'entende. Il a parlé à Gurumayi doucement et avec beaucoup d'humilité. « Je voudrais te faire part de quelque chose, a-t-il dit. C'est que nous ne pouvons pas continuer à t'appeler Swami ji. »

Gurumayi a regardé Swami Vasudevananda d'un air interrogateur.

« Oui ? a-t-elle dit.

– Je suis venu te montrer quelques noms qu'il serait approprié d'utiliser pour s'adresser à toi, a dit Swami Vasudevananda.

– Continue » a dit Gurumayi.

Swami Vasudevananda a alors baissé les yeux sur la liste de noms qu'il avait apportée. Il a marqué une pause. Pour quelque raison, il était incapable de lire toutes les options listées ; il ne pouvait pas se résoudre à les prononcer. Tout ce qu'il a réussi à dire, c'est : « S'il te plaît, est-ce que nous pouvons t'appeler Gurumayi ? »

Swami Chidvilasananda a fermé les yeux. Elle s'est très légèrement balancée d'un côté à l'autre. Au bout de quelques instants, elle s'est tournée vers Swami Vasudevananda. Son expression était tendre, une profondeur infinie dans les yeux. Doucement, elle a dit : « Oui, vous pouvez m'appeler Gurumayi. Dis-le à tout le monde. »

Peu après, Gurumayi a quitté la cour. Pendant que la foule se dispersait, Swami Vasudevananda s'est mis en demeure de suivre l'instruction que lui avait donnée Gurumayi. La première personne à laquelle il a parlé était Dada Yande, un disciple de longue date des Gurus du Siddha Yoga qui vivait et offrait de la *seva* à Gurudev Siddha Peeth depuis des dizaines d'années. Dès que Dada Yande a entendu le nom, il s'est mis à danser et chanter au milieu de la cour : « Gurumayi ! Gurumayi ! Gurumayi ! »

En un rien de temps, à mesure que les gens, tout excités, décrochaient leur téléphone pour appeler tous les disciples du Siddha Yoga qu'ils connaissaient, le mot s'est propagé. Comme une constellation de lumière en expansion perpétuelle, illuminant maison après maison, village après village, ville après ville, le nom s'est répandu dans le monde entier.

Depuis lors, Swami Chidvilasananda a été appelée *Gurumayi*.

